

## **L'invention de la Sérinde : une découverte archéologique et épigraphique des sciences européennes. La mission Pelliot (1906-1909)**

Jacques Giès

À l'unique mission archéologique française, faisant chorus à un ensemble de missions internationales lancées dès l'aube du XX<sup>e</sup> siècle sur pistes Turkestan chinois pour y confirmer la présence d'une civilisation bouddhique millénaire, est attaché le nom d'un des grands maîtres de l'orientalisme, Paul Pelliot (1878-1945). La mission quittait Paris le 15 juin 1906 et atteignit Pékin en octobre 1908.

L'ampleur du périple et surtout l'importance des résultats font aujourd'hui oublier l'exception de l'entreprise. Elle ne donna pas lieu, en effet, de la part des autorités gouvernementales et académiques, pour des raisons demeurées obscures, à l'envoi d'autres explorations complémentaires sous l'autorité du même savant ; comme ce fut le cas de missions parentes contemporaines : britanniques, allemandes, russes et japonaises.

Évoquer cette mission, inaugurale des travaux auxquels il devait consacrer sa carrière scientifique, c'est rappeler la figure de Paul Pelliot et une œuvre historique et philologique considérable, et en maints aspects toujours de référence pour les études actuelles. Une œuvre singulière par son *ouverture* à partir de la sinologie — sa discipline première —, sur tant de domaines, linguistiques et historiques, ethnologiques et culturels, couvrant toute l'Asie centrale orientale, et dont la lecture, la compréhension concordante, réclame des expertises d'un large, exceptionnel, éventail de langues. Car le maître partait toujours, dans sa quête des faits historiques, des données épigraphiques, quand elles se faisaient jour, et de l'analyse philologique. Cette méthode allait dominer toute sa quête archéologique sur les pistes du Turkestan ; elle s'avéra faire merveille lorsqu'il eut accès aux sanctuaires rupestres de Dunhuang, et à la fameuse grotte "aux manuscrits".

Tardive fut l'aventure archéologique qui devait révéler, sous l'éponyme "Turkestan oriental ou chinois" (des Turcs Ouigours, dernier peuplement majoritaire de la région), un monde antérieur qu'on nommera, après Aurel Stein, la "Sérinde". Le vocable recouvre monde millénaire (du I<sup>e</sup> siècle au XI<sup>e</sup>) de riche et intense culture bouddhique d'*oasis-états* d'Asie centrale. Son territoire s'étant sur les actuelles provinces chinoises occidentales du Xinjiang et du Gansu septentrional, soit, sur ce vaste territoire situé au nord du plateau tibétain et faisant le pont entre l'Inde et la Chine — d'où ce latinisé de *Sér-inde* (ou *Indo-chine* de la haute Asie).

Sur le front de la découverte de l'une des dernières *civilisations* restées inconnues, toutes les disciplines furent idéalement requises. Cette claire conscience de l'ampleur du domaine qui s'ouvrait fut à l'origine d'une initiative du Congrès des Orientalistes réuni à Rome en 1899, de fonder une "Association internationale pour l'exploration historique, archéologique, linguistique et ethnographique de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient". Celle-ci aura son siège à St Pétersbourg.

Tout commença, semble-t-il, par la découverte d'une inscription apparentée à une écriture indienne, tracée sur écorce de bouleau, acquis en 1889 par le capitaine britannique Bower dans l'oasis de Kucha. Puis vint au jour un autre inscription de même nature, plus ancienne encore, tracée en caractères kharoshthî (écriture araméo-indienne), découverte près de Khotan par la mission française Dutreuil de Rhins en 1892. Et ces trouvailles épigraphiques de langues inconnues prenaient place dans l'esquisse d'un cadre géographique cohérent : ces oasis-états anciennement du bassin du Tarim, dressé par l'explorateur suédois Sven Hedin (première mission, 1893-1897). Et "L'espoir naquit, comme le dira plus tard Paul Pelliot (conférence à la Sorbonne de 1910), que dans les sables du Turkestan..., on pourrait trouver des monuments du bouddhisme du Nord qui avaient disparu de l'Inde".

Disparue de l'Inde, en majeure partie, était la littérature sacrée en sanscrit *bouddhique* — qui est au sanscrit brahmanique, hiératique, une forme hybride dialectale —, dont, en revanche, s'étaient conservées dans la Haute et Extrême Asie les traductions chinoises, tibétaines et mongoles, mais également sogdiennes (comme il apparaîtra au cours de ces missions). Et s'imposait la question touchant à cet *entre-mondes*, ce territoire intermédiaire, "sérindien" de l'Asie Centrale par lequel s'effectua la translation des idées et des textes ; également — et dans une mesure qui était désormais tout à découvrir et à évaluer —, terre où le bouddhisme, vraisemblablement, s'était enrichi du génie propre de ses peuples. Enfin, les sinologues disposaient de sources de première main, en ces relations de pèlerinages vers l'Ouest, c'est-à-dire vers l'Inde, de moines chinois partis en quête de la Loi (*Dharma*), composant un corps de textes historiques compris entre les V<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Relations forts inégales quant à leur valeur littéraire et à leur information précise, mais toujours du plus grand enseignement et ne laissant de signaler l'importance de la région, avant que de tracer la voie aux missions archéologiques modernes.

La première expédition à caractère purement archéologique fut celle que l'Académie des Sciences de St Pétersbourg confia à Dimitri Klementz, en 1898, pour fouiller la région du Turfan ; ses résultats présentés au Congrès de Rome furent décisifs dans le dessein de fonder l'Association internationale. À la suite et rapidement à partir de 1900, vinrent Aurel Stein (1<sup>ère</sup> mission, 1900-1901), pour le compte de la Grande Bretagne et du Gouvernement britannique des Indes, qui élut pour ses fouilles les anciennes oasis au sud du Taklamakan, puis deux expéditions allemandes : la première conduite par Albert Grünwedel, en 1902-1903, sur le domaine de Turfan, suivie par celle de Albert von Le Coq, en 1904-1905 ; simultanément, de 1902-1903, prenait place la mission japonaise du comte Ôtani, supérieur du temple Nishi-hongan-ji (secte Shinshû) de Kyôto.

Ce ne fut qu'au début de l'année 1905, au moment où il s'apprêtait à regagner l'École Française d'Extrême-Orient à Hanoï, que le Comité français présidé par Emile Sénart, alors président du Comité français, nomma Pelliot à la tête d'une expédition scientifique en Asie Centrale. On conjecturera sur cette lente prise de conscience, d'autant plus inexplicable en considération de l'ancienneté et de l'autorité reconnue des études orientales françaises, aussi bien dans l'indianisme et la sinologie qu'en "bouddhologie" ; certains y ont vu, peut-être à juste titre, l'accaparement de toutes les énergies et des fonds que retenaient la découverte récente du site d'Angkor Vat et l'immense domaine archéologique de l'Indochine. Ce qui parut un abandon valut ce plaidoyer de Sylvain Lévi : "La France ne pouvait pas, sans renier des traditions glorieuses, s'effacer et rester inerte". L'entreprise décidée, les autorités de tutelle nombreuses se déclarèrent et firent chorus, soit qu'elles apportaient leurs subventions directes : Ministère de l'Instruction publique, Académie des Inscriptions & Belles Lettres, soit qu'elles appuyaient l'expédition : Académie de Sciences, Muséum d'Histoire naturelle, Société de Géographie de Paris, etc..

Le chef de la mission était judicieusement tout désigné. Professeur de chinois à l'École Française d'Extrême-Orient depuis 1901, Pelliot avait publié des recherches érudites, articles et compte-rendus : sur les transcriptions chinoises des termes sanscrits (1903)<sup>1</sup>, sur le Bouddha de médecine, *Bhaishajyaguru*, d'après les sources chinoises (1903)<sup>2</sup>, sur les anciens itinéraires de de Chine en Inde (1904)<sup>3</sup>. Jeune espoir confirmé de l'orientalisme, il n'avait que 28 ans, cette mission allait clore sa formation, et lui révéler les domaines d'études auxquels il consacra toute sa vie. Il s'affirma l'un des maîtres, non seulement de la sinologie, mais aussi des études mongoles, turques, sogdiennes et même iraniennes. "Il apprit [de ses maîtres, le sinologue Edouard Chavannes et l'indianiste Sylvain Lévi] qu'on ne connaît ni l'Inde ni la Chine, si l'on laisse de côté les liens que le bouddhisme a jeté entre elles [les civilisations] et néglige celles de leurs sources littéraires qui s'éclairent mutuellement" (Jean Filliozat). En élisant Pelliot, le Comité entendait clairement voir marcher de pair l'archéologie, la philologie et les différentes branches de l'histoire, notamment l'histoire des religions.

Pour le reste, le chef de la mission y pourvut lui-même en s'adjoignant deux compagnons: le docteur Louis Vaillant, médecin de l'armée coloniale chargé "à la fois de la carte, des observations astronomiques et des collections d'histoire naturelle", et Charles Nouette à qui revenait le soin de la documentation photographique.

"Philologue exceptionnellement armé" (Paul Demiéville), sa présence en Asie Centrale allait imprimer une décisive orientation à l'archéologie sérienne. Sa maîtrise des langues, en effet, fit sans nul doute la différence décisive avec ses prédécesseurs. Tard venue — la première expédition Stein remonte, rappelons-le à l'année 1900 — la mission conduite par un tel chef surmonta bien des obstacles

<sup>1</sup> [Compte-rendu] de l'étude de Édouard Chavannes "Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de M. Ch. E. Bonin." (*Mémoire présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1<sup>ère</sup> série, T. 11, 2<sup>ème</sup> partie, p. 193-295.), Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient [BEFEO] 3, 1903, p. 117-120.

<sup>2</sup> "Le Bhaishajyaguru", BEFEO, 1903, p. 33-37.

<sup>3</sup> "Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle", BEFEO 4, 1904, p. 131-413.

auxquels d'autres s'étaient heurtés. Obstacles dus, en premier lieu, à la gageure que représentaient les communications, que ce soit avec les autorités, successivement russe et chinoise, que le périple imposait de rencontrer, comme avec des personnalités locales de différentes ethnies et langues, et particulièrement avec ses guides autochtones d'occasion. Il acquit une connaissance suffisante des éléments du turc oriental dès sa station à Kashgar, avant de se lancer sur les pistes de la Sérinde ; la connaissance du mongole suivi rapidement, et demeurera l'un de ses domaines d'élection<sup>4</sup>. Les éléments, en outre du ouïgour et du persan, du sogdien et du tocharien (cette langue révélée dans les inscriptions découvertes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle), le xixia ou le jürchen, du tibétain et du sanscrit<sup>5</sup>, lui devinrent familiers à mesure de la vaste entreprise philologique que révéla, en outre, la mission, et s'avéra fort opportuns lorsqu'il parvint aux grottes de Dunhuang. Mais c'est surtout sa profonde connaissance de la langue, de la culture et des religions chinoises qui, outre la forte impression favorable à son entreprise qu'elle fit sur les mandarins de la région, se révéla exceptionnellement productive pour la mission quand il s'agit de déchiffrer des inscriptions et des dates sur le parcours et d'expertiser le contenu de la "grotte aux manuscrits" de Dunhuang.

La mission quitta Paris le 15 juin 1906, et parvint via Moscou et Tashkent. Elle franchit la frontière russo-chinoise à Irkechtam et toucha Kashgar au début de septembre ; A. Stein l'avait précédé en ce lieu un mois auparavant. L'expédition était "à pied d'oeuvre" et sa mission archéologique allait commencer.

Pelliot est explicite (Journal de voyage et conférences qu'il a données à son retour), "le premier but était d'aller à Koutchar (Kucha)", l'endroit où Bower avait trouvé la fameuse inscription. Prédilection philologique personnelle par laquelle s'ouvrait à ses yeux le champ archéologique de la Sérinde, sous le signe d'une quête, avant toutes choses, des documents scripturaires. Fidèle à ce but, près de deux ans plus tard, à la veille d'arriver à Dunhuang, Pelliot répliquait à ses compagnons qui lui vantaient le magnifique résultat déjà obtenu des fouilles précédentes à Tumshuq et à Kucha : "Nous n'avons rien trouvé, si nous ne rapportons pas de manuscrits" (L. Vaillant 2). Et il paraît évident, aujourd'hui, que sa ténacité en cette recherche n'a pas été étrangère aux succès des fouilles proprement archéologiques en des lieux où les autres missions ne l'avaient pas précédé.

A Kashgar, l'information lui parvint sur des fouilles allemandes récentes à Kucha. Le haut lieu archéologique qu'il avait cru encore délaissé avait, en outre, été visité par les Russes et les Japonais. Espoir déçu dont il saura, sur place, prendre son parti et tirer profit pour pousser les investigations en des sites encore vierges. Le premier "véritable terrain d'exploration archéologique" allait se dessiner pourtant assez tôt à Tumshuq, à mi-chemin entre Kashgar et Kucha. Trouvaille inattendue, faite en des conditions qui relèveraient de la fable si des témoins ne venaient la confirmer : dans

<sup>4</sup> cf. *Histoire secrète des Mongols*. Restitution du texte mongol et traduction française des chapitres I à VI, (œuvres posthumes de Paul Pelliot. 1., préface, de L. Hambis, 1947), Paris, 1949.

<sup>5</sup> Duyvendak, J. J. L., "Paul Pelliot", *Paul Pelliot (1878-1945). His Life and Works — a Bibliography* (Comp.: H. Walravens), Indiana University, Bloomington, Indiana, 2001, p. XXI.

des ruines jusque là identifiées comme musulmanes, Pelliot descendu de cheval gratta le sol du bout de son fouet et découvrit un médaillon à sujet bouddhique. L'ensemble religieux de Toqqouz-Saraï (Toqquz-Saraï) était mis au jour, dégagé de l'enveloppe de sable qui le recouvrait après six semaines de travail. La moisson archéologique révélait clairement les liens de cet art et de cette culture bouddhique avec ledit "Gandhâra" et, par-delà, avec les mondes indien et iranien oriental. Les œuvres constituent aujourd'hui l'un des plus beaux et singuliers ensembles originaires de la Sérinde conservé au Musée Guimet.

L'expédition se hâta de gagner l'oasis de Kucha, qu'elle touchait le 2 janvier 1907. La primeur de la découverte des sanctuaires rupestres, ces *Ming-oi* "mille maisons", (tels qu'on les nommait dans la langue turque locale) de Kyzyl, lui étant ravie, Pelliot force la providence par une invention archéologique sur des terrains d'abord inexpressifs mais dans l'espoir de mettre au jour des vestiges de monuments bouddhiques édifiés : temples construits en pisé, dont il fera sortir du sable une autre de ses plus belles réussites, l'ensemble monastique de Douldour-Âqour (Duldur-Âqur) qu'il proposa d'identifier au "temple du lorient mentionné par le moine chinois Xuanzang au VII<sup>e</sup> siècle" (Journal). De ce site et d'autres voisins : Soubashi (Subashi), grottes de Qoumtoura (Kumtura), Saldirang, Tadjik, apparaîtra "une jolie collection archéologique", et surtout un certain nombre de manuscrits en sanscrit et dans l'ancienne langue de Kucha, le tocharien, au déchiffrement de laquelle restent attachés les noms de S. Lévi et de Pelliot.

Au cours de ce séjour, entre deux fouilles, Pelliot entreprit la traversée directe du Tianshan, où il reconnut deux cols nouveaux, vainement cherchés jusque-là par les explorateurs venant du nord, qui avaient dû servir autrefois aux communications directes entre Kucha et le Yulduz par le Kalmâq-davan.

En octobre 1907, la mission arrivait dans la capitale du Xinjiang, Urumqi, où elle fut contrainte de séjourner pendant près de trois mois. La notoriété scientifique de Pelliot auprès des autorités chinoises "atteignit son apogée" (L. Vaillant). Accueil lui est fait par le duc Lan, cousin germain du défunt empereur Guangxu, exilé dans ces confins à la suite des événements de 1900 ; les deux hommes étaient alors dans des camps adverses<sup>3</sup>. C'est là que Pelliot eut pour la première fois entre les mains un manuscrit du VIII<sup>e</sup> siècle, provenant des Grottes des Mille buddhas (*Qianfodong*), le sanctuaire rupestre de Dunhuang, où, disait-on, une découverte de documents avait été faite en 1900 dans une grotte secrète, murée à haute époque, et dont l'existence avait été révélée au cours d'une restauration. Il est clair que déjà avant la visite de A. Stein (1907), l'année précédente — près de sept ans s'écoulèrent —, on avait puisé, comme l'indiquait le document consulté à Urumqi, dans ce trésor. Pelliot fera mention (Journal, 31 mars), lorsqu'il se trouva sur place, de l'intérêt qu'aurait montré, "ces dernières années", selon le moine Wang, un prince mongol venu lire "les grands manuscrits tibétains". Cette mention, qui ne pourrait être qu'anecdotique, a son importance pour un problème soulevé à présent par certains spécialistes.

La mission prit la route de Shazhou et arriva à Dunhuang en février 1908. Le site des grottes était connu et Pelliot l'avait fixé comme une de ses grandes étapes. On savait en effet depuis quelques années, par des voyageurs occidentaux, Prjévalskii,

Kreitner, Bonin, qu'il y avait là, à 20 kms environ au sud-est de l'oasis de Dunhuang, un ensemble important de grottes bouddhiques bien conservées.

À l'issue d'une première visite aux sanctuaires, Pelliot évaluait qu'il leur faudrait bien là un mois de travail" (rapport du 15 février adressé à la Société de Géographie). La mission devait y rester jusqu'en mai. Ce qui ne pouvait alors être estimé était l'importance du contenu de la cache aux manuscrits, outre le temps nécessaire qu'il lui faudrait pour mener à bien l'étude des chapelles rupestres ("la première jamais entreprise") entièrement décorées de peintures murales. Tel qu'il allait exhaustivement conduire de front ces projets ambitieux, on s'émerveille du temps très bref, ces trois mois, dont il disposa. Le site était connu sous le nom générique de *Qianfodong*, "grottes des mille Buddhas", qualifiant ces sanctuaires rupestres sérindiens, Pelliot restitua plus tard à l'appui des manuscrits le terme ancien propre au site, *Mogaoku* "Grottes d'une hauteur inégalée" ; un autre nom historique, *Chongjingsi* "Temple de Vénération éminente", relevé dans un manuscrit, pourrait renvoyer à l'appellation du site sacré sous le règne de l'impératrice Wu Zetian (684-704)<sup>6</sup>.

Ces sources complémentaires et quelques autres livrées dans la grotte, dont il va être question ci-dessous, ont apporté de précieuses et inespérées informations sur l'histoire du sanctuaire et — chose qui nous manque pour tout autre site de la Sérinde — sur l'origine de sa fondation religieuse. Celle-ci remonterait à la période des Seize Royaumes (IV<sup>e</sup>-début V<sup>e</sup> siècle). En 366, date relevée sur la stèle mentionnée, un moine nommé Le Zun ménagea une niche sur la falaise de *Mingsha* (*Sable chantant*) pour y méditer. Le sanctuaire jouit d'un développement continu depuis l'époque de la dynastie des Liang septentrionaux (grottes les plus anciennes attestées) et jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que se multiplièrent les fondations de nouvelles cavernes, dont près de cinq cents subsistaient selon Pelliot.

Quant à la fameuse *cache aux manuscrits*<sup>7</sup> — qui réservait au monde scientifique l'une des plus considérables trouvailles, dans l'histoire de l'archéologie, de manuscrits et de peintures religieuses de haute époque médiévale —, il s'agissait à l'origine d'une cellule de méditation (*chanku*). Nous mentionnerons ici, à titre d'illustration de la qualité de la science philologique requise et mise en œuvre dans cette invention de la Sérinde, quelques éléments historiques d'une grande précision — comme il est donné dans les seules les sources chinoises —, et tels que Pelliot et d'autres spécialistes à sa suite ont mis au jour.

Cette cellule aurait été consacrée à la mémoire, ou "en regard", d'une des autorités religieuses de Dunhuang au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, le moine Hong Bian, mentionné par le titre "Inspecteur général du bouddhisme" (*fojiao tongjiandu*), et dont la statue composait l'image cultuelle de la cella. L'époque est celle de la restauration du pouvoir impérial direct sur Dunhuang ; la région était auparavant, et pendant près de soixante dix ans, sous domination tibétaine. Or, cette statue, raison

<sup>6</sup> Manuscrit (Pelliot chinois 2551, Bibliothèque nationale de France) donnant copie du texte d'une stèle érigée en l'an 698. Stèle conservée mais partiellement illisible, sur laquelle Pelliot réussit à identifier le nom du donateur (*Journal* 26 février)-

<sup>7</sup> Grotte 17, selon la numérotation établie par l'Institut de Recherches de Dunhuang.

de la grotte de méditation, fut découverte dans une autre chapelle, pour faire place, semble-t-il au début du XI<sup>e</sup> siècle, à cette *réserve secrète* (l'accès en était muré et camouflé sous un décor peint) des documents précieux, récoltés vraisemblablement en tous lieux des fondations monastiques de Dunhuang, puis murée. Ces dispositions exceptionnelles et hâtives (voir l'entassement sans ordre des rouleaux, tel que le rapportent Stein et Pelliot) font songer à des mesures conservatoires prises dans des conditions particulières, mais qui restent obscures. Pelliot allait relever que les documents les plus tardifs remontaient aux environs de l'année 1030 ap. J.-C. — les manuscrits datés se sont avérés ne pas descendre au-delà de 1002<sup>8</sup> — ; cette date correspond à l'invasion des Xi Xia, en 1035, à la veille de laquelle la communauté de Dunhuang, par ce geste dramatique (si telles furent les circonstances), confiait à l'oubli présent pour une pérennité millénaire la sauvegarde des documents de son histoire. Qu'il faille rendre responsable l'irruption des Xi Xia, c'est là la thèse de Pelliot, souvent acceptée, qui ne vit aucun document dans leur langue ; ou dédouaner ces derniers, pour la raison qu'ils étaient eux-mêmes bouddhistes, en invoquant des événements régionaux<sup>9</sup>. À moins qu'il ne s'agisse plus prosaïquement d'un dépôt de textes et de peintures devenus obsolètes pour quelques raisons et qui ne pouvaient être détruits<sup>10</sup>. Il demeure ce mystère d'une grotte scellée dont le contenu n'a pas son pareil en Sériinde et dans toute l'Asie.

Pelliot entreprit d'abord l'étude des sanctuaires, "en attendant l'ouverture de la grotte", et, après un séjour de trois semaines dans celle-ci consacré à l'examen du fabuleux contenu de la "bibliothèque", revint ensuite aux sanctuaires pour y accomplir un autre remarquable travail archéologique de reconnaissance et de numérotation des grottes, de description des peintures et relevé des inscriptions et graffites, tandis que C. Nouette se voyait confier la couverture photographique des grottes ; document qui encore aujourd'hui reste l'une des sources iconographiques les plus complètes.

On reconnaît à Pelliot d'exceptionnelles facultés et connaissances philologiques ; l'approche de la question de l'Art des grottes de Dunhuang, montre autant des dispositions et une sensibilité artistiques. On relèvera dans son *Journal* et dans divers communications, des remarques dans ce sens d'une grande pertinence, telle celle-ci : "Ce qui ressort clairement pour moi de l'étude du Ts'ien-fo-tong (Qianfodong) de Touen-houang (Dunhuang), c'est la grandeur et la profonde originalité de l'art des Wei"<sup>11</sup>. Il identifiait ainsi, et un style et les premières époques de l'art des grottes Mogao. Deux ans auparavant, il montrait la même perspicacité pour nommer les périodes stylistiques des reliefs qu'il mettait au jour à Toqquz-Sarai (Tumshuq). On

<sup>8</sup> Manuscrit conservé à St Pétersbourg.

<sup>9</sup> Deux thèses en présence. Celle, d'une part, de l'archéologue Ma Shichang (Wenwu, décembre 1978, p.28-30) qui fait remarquer que l'écriture xixia ne vit le jour que plus tardivement, vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle (voir les premières inscriptions dans les grottes datée de 1085). De l'autre, la thèse proposée par l'Institut de Dunhuang, citée par Tô Kengo (Tonkô-kô, Tokyo, 1985) qui invoque, plutôt que la peur inspirée par l'invasion des Xia occidentaux, celle de l'Islam qui avait élu un califat à Kashgar, sur les ruines d'un des plus importants centres bouddhiques à l'occident du bassin du Tarim, d'où avait été lancée, entre 968 et 976, une campagne iconoclaste à l'endroit de l'ancienne religion de la Sériinde.

<sup>10</sup> Fujieda Akira "Une reconstitution de la "Bibliothèque" de Touen-houang", *Journal Asiatique*, 1981, 269, p.65-68.

<sup>11</sup> *Mission Pelliot, vol.XI (1 à 6). Carnet de notes de Paul Pelliot - inscriptions et peintures murales*, Paris, 1981-1992.

regrettera d'autant plus, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il n'ait pas laissé de considérations de cet ordre sur les peintures liturgiques et votives serrées dans la grotte aux manuscrits. Mais le choix des oeuvres parle de lui-même. Qu'il s'agisse des sujets iconographiques, des styles et des époques illustrés, sur tous ces registres la sélection est hautement représentative : plus de 250 peintures, parmi lesquelles des sujets uniques dans l'art bouddhique sérindien et chinois. Et l'on pourrait dire de ce lot de peintures acquises auprès du moine taoïste gardien de la grotte, qu'il reflète, bien qu'il ne s'agisse que d'une portion de ce que contenait la grotte après la passage d'A. Stein l'année précédente, ce que Pelliot déclarait à propos des manuscrits "je n'ai pu acquérir qu'un tiers de l'ensemble, 5000 rouleaux environ. Du moins dans ce tiers avons-nous tout l'essentiel".

On appréciera celui-ci en le comparant avec les collections Stein de Londres et de New Delhi. Il n'est que de rares iconographies qui manquent au fonds Pelliot : grandes compositions liturgiques des *Terres de Buddha*, particulièrement celles du buddha Bhaishajyaguru, le Buddha de médecine, et des peintures en forme de bannières, singulières par leur style plus "himalayen" que chinois, figurant une série de *bodhisattva*. Mais, en revanche, la Collection Pelliot offre d'uniques iconographies, comme il a été dit et, outre les précédentes mentionnées, de l'*Avatamsaka-sûtra* (*Sûtra de l'Ornementation fleurie*) ; enfin, pour faire bref, un ensemble sans équivalent de peintures illustrant des sujets du bouddhisme ésotérique ou *Vajrayâna* (*Véhicule du Diamant*), mandala qui annoncent l'art tibétain. Les "prélèvements" opérés par les missions européennes, pour avoir été importants, sont loin, comme y fait allusion Pelliot lui-même qui vint après A. Stein, d'avoir *vidé* la grotte. Des deux tiers qui restèrent sur place, notamment les peintures — les manuscrits furent transportés quelques années plus tard à Pékin — nous ne savons que très peu de choses.

Quant à l'autre domaine, l'autre versant de cet hypogée d'un monde oublié, celui des textes, des manuscrits révélant une Babel asiatique, Pelliot s'y voua tout entier pendant le séjour de trois semaines qu'il passa dans la grotte. Il fut le premier à prendre la mesure et à dégager une idée précise du formidable trésor historique qui reposait là. Un rapport circonstancié rédigé sur place, fameux pour sa profonde science et érudition, nous est heureusement conservé dans la lettre de 75 pages qu'il adressa à E. Sénart, immédiatement publiée sous le titre *Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou* 15 . Ces pages forcent l'admiration devant tant de résultats obtenus en un temps si court et dans de telles conditions de campagne, "la meilleure revue d'ensemble que nous ayons des manuscrits de Touen-houang" (P. Demiéville<sup>12</sup>). Pour tirer "tout l'essentiel", Pelliot se pencha sur chacun des 15.000 documents (on en dénombre, en fait, plus de 40 000). Il fit le départ entre les langues : principalement en chinois, mais aussi en sanscrit (dans l'écriture brâhmî), en tibétain, en ouïgour, même un fragment en hébreu ; entre les sujets à caractère religieux : si le bouddhisme régnait, d'autres croyances renvoyaient quelques lueurs, manichéisme, nestorianisme, et ceux à caractère philosophique, notamment sur la controverse célèbre opposant bouddhistes et taoïstes influents auprès des empereurs ; entre les

<sup>12</sup> Paul Pelliot, (discours et articles sur P. Pelliot), Paris, Société Asiatique, 1946, Paris, 1946, p.37.

textes historiques : récits des pèlerins chinois, Xuanzang, Yijing, etc. conservés par ailleurs en Chine, celui d'un moine coréen jusque là inconnu, Hye-cho, et des documents ayant trait à l'histoire du sanctuaire et de la région : "baux, comptes, portions de recensements, notes journalières, en un mot de quoi refaire sur pièces d'archives la vie de cette région lointaine de la Chine, de l'an 700 à l'an 1000".

La mission quittait Dunhuang à la fin du mois de mai 1908 et, empruntant la route qui conduit à Lanzhou, la capitale du Gansu, atteignit Xi'an (l'ancienne capitale Chang'an) le 28 septembre, où Pelliot se mit en quête de nouvelles acquisitions "livres et antiquités", ainsi qu'un grand nombre d'estampages, près de trois mille, levés sur la fameuse "forêt des stèles". Début octobre, l'expédition retrouvait le chemin de fer à Zhengzhou pour rejoindre Pékin.

De retour en France en octobre 1909, après un court séjour à Hanoi, Pelliot déposa au musée du Louvre, où une salle dédiée à la mission était inaugurée le 12 mars 1910, les oeuvres archéologiques et les peintures ; à la Bibliothèque Nationale, la collection des manuscrits, des estampages et des imprimés, qui demeure à ce jour "le plus riche des accroissements de manuscrits originaux anciens que connu ses collections orientales" (M. Cohen). Quant aux collections scientifiques rassemblées par L. Vaillant : échantillons géologiques, herbier de 800 plantes, oiseaux (près de 200), mammifères et insectes, des crânes et des mensurations, elles allèrent rejoindre les fonds du Muséum d'Histoire Naturelle.

Pelliot venait de créer une discipline. En 1911, lui échoit, au Collège de France, la chaire nouvelle des *Langues, histoires et archéologie de l'Asie Centrale*, où il délivra pendant trente quatre ans un enseignement qui repoussait les limites étroites des spécialités académiques. Il publia (entre autres nombreuses études de "documents") avec E. Chavannes, *Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté*<sup>13</sup> ; articles après articles paraissaient sous sa plume des études étendues sur des questions qu'en même temps il était le seul à pouvoir ouvrir, et, d'une minutieuse érudition, en élucidait l'essentiel : problèmes de transcriptions des noms propres et de chronologies concordantes des domaines, aussi bien chinois, tibétains et indiens, que ouïgours et mongols. Sur un même front de recherches se retrouvaient avec lui les maîtres des disciplines que ses collections illustraient. L. Finot fit connaître les fragments de textes sanscrits qui avaient disparu de l'Inde, S. Lévi avec le concours du linguiste E. Meillet fondait les études koutchéennes ; R. Gauthiot restituait la langue et la grammaire sogdiennes ; et il revenait à Pelliot lui-même de déchiffrer et d'élucider des textes khotanais.

---

<sup>13</sup> *Journal asiatique*, 1911, II, 635-636.

